DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE CASSIEN

AVEC L'ABBÉ JEAN

DE LA VIE DE COMMUNAUTÉ ET DE LA SOLITUDE

Admirable exemple de douceur. — L'humilité est le fondement de la vie religieuse. — Perfection de la vie solitaire. — Ses avantages et ses inconvénients. — Avantage de la vie commune. — Sûreté qu'on trouve dans l'obéissance. — Différence des deux états. — Affranchissement des choses de la terre. — Union avec Jésus-Christ. — De la patience à l'égard de ses frères. — Moyen de conserver la paix de l'âme.

1. Peu de jours après, le désir que nous avions de nous instruire de plus en plus, nous fit retourner avec joie au monastère de l'abbé Paul, où se trouvent ordinairement plus de deux cents religieux; mais le nombre en était beaucoup augmenté, parce qu'il en était venu une multitude des monastères voisins pour célébrer le service anniversaire de l'ancien abbé. Je



parle de ce monastère pour avoir l'occasion de citer l'exemple d'une douceur inaltérable donné en présence de toute cette assemblée. Je serai court parce que mon intention est de rapporter les enseignements de l'abbé Jean, qui abandonna la solitude pour se soumettre humblement à la règle d'un monastère; mais je ne trouve pas mal de dire en passant ce qui peut édifier et porter à la vertu. Toute cette multitude de religieux était réunie par table de douze, dans un lieu spacieux et découvert. L'abbé Paul, qui activait les frères chargés de servir, en rencontra un qui était un peu en retard; et il profita de l'occasion, pour lui donner, en présence de tout le monde, un soufflet si fort qu'il fut entendu par les religieux les plus éloignés. Son but, en agissant ainsi, était de faire admirer la patience de ce jeune homme, et de donner à tous un rare exemple de modestie. Et, en effet, il ne s'était pas trompé; car ce bon religieux reçut cet affront avec tant de douceur, que non-seulement aucune plainte, aucun murmure ne sortit de ses lèvres, mais qu'il ne parut pas même sur son visage la moindre altération, le moindre changement de couleur. Non-seulement, nous qui venions d'un monastère de Syrie, nous fûmes étonnés d'une si rare vertu, mais encore les autres religieux, qui étaient plus habitués à de pareils exemples, en furent très-édifiés; car si la réprimande de son supérieur n'avait pas troublé sa patience, comment la présence d'une si grande multitude n'avait-elle pas causé la plus petite émotion sur son visage?

2. Nous trouvâmes dans cette réunion un vieillard fort âgé, nommé Jean, qui surpassait tous les autres par ses enseignements et son humilité; nous ne croyons pas devoir passer sous silence cette vertu, où il excellait, parce qu'elle est la mère de toutes les autres et le fondement le plus solide de la vie spirituelle, quoiqu'elle soit rare même dans nos monastères. Aussi n'est-il pas étonnant que nous ne puissions atteindre la sainteté de ces religieux : non-seulement nous ne voulons pas rester dans une communauté jusqu'à notre vieillesse, mais à peine en avons-nous subi la règle pendant deux ans, que nous réclamons notre liberté; et encore, pendant cette courte épreuve, obéissons-nous à nos supérieurs, non pas selon la règle, mais selon notre caprice, songeant beaucoup plus à nous affranchir de toute contrainte qu'à nous affermir dans la patience.

Ayant donc rencontré ce bon vieillard dans le monastère de l'abbé Paul, nous admirâmes son âge et la grâce qui paraissait en lui, et nous le suppliâmes humblement de vouloir bien nous dire pourquoi il avait renoncé à la liberté de la solitude et à la vie des anachorètes, où il s'était tant distingué, pour se soumettre de préférence à la vie de communauté. Il nous répondit que la vie des anachorètes était trop parfaite pour lui, et qu'étant indigne de la suivre, il était revenu à la vie de communauté comme à l'école des jeunes gens, et qu'il serait bien heureux d'en suivre convenablement la règle. Comme cette humble réponse ne nous satisfaisait pas, il voulut bien enfin nous parler en ces termes.

3. L'ABBÉ JEAN. Je suis bien loin de rejeter et de mépriser cette vie des anachorètes que vous vous étonnez de m'avoir vu quitter; j'ai pour elle, au contraire, la plus grande estime, la plus profonde vénération. Je me réjouis de l'avoir suivie pendant vingt ans, après en avoir passé trente dans un monastère, et ceux qui aiment le plus cette vie ne m'accusent pas de l'avoir pratiquée avec négligence. Mais tout en appréciant sa pureté, je regrettais de la voir troublée par le soin des choses matérielles, et il me parut préférable de retourner au monastère et de me contenter d'un état plus facile pour éviter les dangers d'une profession si élevée; car il vaut mieux être fervent dans une humble condition, que relâché dans une position supérieure. Si je vous parle librement de moi et d'une manière qui semblerait avantageuse, ne l'attribuez pas, je vous prie, à la vanité, mais au désir de vous instruire; vous recherchez la vérité avec tant d'ardeur, que je dois tâcher de vous la faire connaître tout entière. Je pense que je puis vous être utile en mettant un peu l'humilité de côté et en vous racontant simplement ma conduite. J'espère que ma franchise ne vous scandalisera pas, et je n'aurai pas à me reprocher de vous cacher quelque chose au détriment de la vérité.

4. Si quelqu'un a aimé la solitude, s'il a oublié la société de ses semblables et s'il a pu dire, avec Jérémie : « Vous le savez, Seigneur, je n'ai pas désiré le jour de l'homme » (Jér., XVII, 16), il me semble qu'avec la grâce de Dieu, j'ai fait comme lui, ou du

moins, j'ai taché de l'imiter. Je me souviens que la Bonté divine me favorisait et me ravissait au point que j'oubliais le fardeau de mon corps. Mon âme s'isolait tout à coup des sens extérieurs et se séparait tellement des choses de ce monde, que mes yeux et mes oreilles devenaient insensibles; et mon esprit était si absorbé par la méditation des vérités divines, que souvent, le soir, je ne pouvais dire si j'avais mangé pendant le jour, et si j'avais jeûné la veille. C'est pour éviter cette incertitude qu'on remet à chaque solitaire une corbeille où se trouve sa provision pour la semaine; il y a deux pains pour chaque jour et il peut voir, le samedi, s'il a oublié quelquefois de prendre sa nourriture. Les pains qui restent l'en avertissent, et quand il n'y en a plus, il sait que la semaine est passée, que le jour du Seigneur est arrivé, et il se rend alors avec les autres, à l'église. Lors même que ce moyen serait insuffisant, il serait facile de compter les jours par l'ouvrage que nous avons exécuté.

Je ne m'étends pas sur les autres avantages du désert; car il ne s'agit pas de les énumérer, mais de connaître la différence qu'il y a, de vivre dans la solitude où en communauté, et j'aime mieux vous expliquer, comme vous le désirez, les causes de mon changement. Je vous dirai donc, en peu de mots, pourquoi j'ai préféré de plus précieux avantages aux avantages de la solitude dont je vous ai parlé.

5. Lorsque les anachorètes étaient peu nombreux, nous jouissions d'une grande liberté. L'étendue de la

solitude nous charmait; l'âme, dans ces retraites profondes, était souvent ravie en Dieu, sans être troublée par ces visites continuelles de nos frères, envers lesquels on craint de manquer aux devoirs de l'hospitalité. J'avoue que je me passionnai pour cette paix et cette vie, qu'on peut comparer au bonheur des anges. Mais bientôt le nombre des solitaires augmenta; les lieux déserts devinrent plus rares; cette flamme céleste de la contemplation parut s'éteindre au souffle de la multitude, et notre esprit fut troublé par le soin des choses temporelles. Alors, j'ai mieux aimé suivre une règle, et tâcher d'en multiplier les devoirs, que de continuer une profession si élevée, où je mènerais une vie languissante et toujours troublée par les besoins du corps. Si je perdais ainsi la liberté et les joies de la contemplation, j'étais du moins délivré des honteuses inquiétudes du lendemain; je me consolais en remplissant le précepte de l'Évangile. Je renonçais aux pensées sublimes, mais je trouvais l'humilité de l'obéissance, et c'est une triste chose de cultiver un art, sans pouvoir en atteindre la perfection.

6. Je veux donc dans cet entretien, vous dire brièvement les avantages que je trouve ici; vous verrez vous-même, s'ils valent ceux de la solitude, et vous jugerez si c'est l'ennui qui me les a fait quitter, ou bien le désir de trouver dans la vie de communauté cette pureté que je cherchais dans le désert. Ici, on n'a pas la peine de régler le travail de chaque jour; on évite l'embarras de vendre et d'acheter, la nécessité

de faire sa provision de pain ; les inquiétudes des choses corporelles, non-seulement pour soi, mais pour ceux qu'il faut recevoir. On n'est point exposé enfin à l'orgueil de la louange des hommes, qui souille devant Dieu et rend si souvent inutiles les efforts des solitaires. Je ne m'étendrai pas sur les tentations et les dangers de vaine gloire qui troublent ce genre de vie ; je parlerai seulement du fardeau que tous ont à porter, de cette préoccupation de la nourriture à préparer, devenue si pénible de nos jours.

Autrefois les solitaires n'usaient jamais d'huile, et quand plus tard on s'est relâché sur ce point, une livre et demie d'huile et une petite mesure de lentilles suffisaient pour recevoir les étrangers pendant toute l'année ; mais maintenant on double, on triple cette quantité, et on à peine à s'en contenter. On s'est tellement relâché, qu'on ne se borne plus à ajouter une goutte d'huile au vinaigre et à la saumure, comme le faisaient nos ancêtres, uniquement pour éviter la vaine gloire ; mais on coupe de petits morceaux de fromage d'Égypte, par gourmandise, et on les arrose d'huile, beaucoup plus qu'il n'est nécessaire ; on mêle ainsi deux choses qui avaient chacune leur douceur, et qui pourraient plaire séparément et servir plusieurs fois aux solitaires, pour n'en faire qu'un seul mets plus savoureux encore. Que ne fait-on pas d'ailleurs contre la pauvreté? J'ai honte de le dire ; mais on a, dans sa cellule, de l'étoffe sous prétexte de s'en servir par charité ! Parlerai-je de ces choses qui doivent être insupportables à une âme sans cesse appliquée aux saintes

méditations, ces visites continuelles des frères, ces devoirs de l'hospitalité, cet échange d'honnêteté, ces conversations interminables; et ces embarras de toute nature ne laissent pas tranquille, même quand on est seul, parce que l'esprit se tourmente de leur souvenir ou de leur attente. Le solitaire perd sa liberté au milieu de toutes ces chaînes, et ne peut plus parvenir à cette paix, à cette joie du cœur qui devrait être le fruit de la solitude.

Si, en vivant dans une communauté, je suis privé de quelques avantages, je jouis du moins du repos de l'âme et de cette tranquillité du cœur affranchi de tous les embarras de la terre. Le désert n'en délivre plus, et sans cette paix, cependant, peut-on profiter des biens qu'il promet? Enfin, si la vie commune affaiblit en quelque chose la pureté du cœur, je m'en console en observant mieux ce précepte de l'Évangile qu'il ne faut pas sacrifier aux avantages de la solitude; je ne m'inquiète pas du lendemain, et je me soumets jusqu'à la mort à mon supérieur, pour imiter, en quelque sorte, Celui dont il est dit : « Il s'est humilié lui-même, en se faisant obéissant jusqu'à la mort. » (Philip. II, 8.) Et je puis dire comme lui, cette humble parole : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de mon Père, qui m'a envoyé. » (S. Jean, VI, 38.)

7. L'ABBÉ GERMAIN. Puisque vous avez pratiqué ces deux états, non pas légèrement comme tant d'autres, mais sérieusement pour en atteindre la perfection, nous désirons apprendre de vous le but qu'on se

propose en vivant dans un monastère ou dans la solitude. Personne ne peut mieux que celui qui en a fait une longue et sainte expérience, expliquer la fin et les mérites de ces deux vies.

8. L'ABBÉ JEAN. Je n'oserais pas affirmer qu'un même homme peut être également parfait dans ces deux professions, si je n'en avais vu quelques rares exemples. C'est beaucoup d'être parfait dans l'une des deux ; mais l'être également dans l'une et dans l'autre est bien difficile, et je dirais même presque impossible. Si cependant cela arrive à quelques-uns, il ne faut rien en conclure pour les autres ; car ce n'est pas sur les exceptions qu'on peut établir des règles générales. Ce que fait très-rarement le très-petit nombre, ce qui dépasse la vertu commune et paraît au-dessus de la faiblesse et de la nature humaine, doit être séparé des préceptes ordinaires, et cité, non comme un exemple, mais comme un miracle. Je répondrai à ce que vous me demandez, en peu de mots, et autant que me le permettra mon peu de lumière.

La fin du cénobite est de mortifier et de crucifier toutes ses volontés, et de ne jamais s'inquiéter du lendemain, selon le précepte de la perfection évangélique. Il est très-certain qu'on ne peut parfaitement observer ce précepte, qu'en vivant en communauté. C'est du cénobite dont parle le prophète Isaïe, quand il dit : « Si, au jour du sabbat, vous refusez de voyager, et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré, si vous le sanctifiez en renonçant à vos inclinations, et en vous condamnant au silence, vous trouverez votre

joie dans le Seigneur; et je vous élèverai au-dessus des grandeurs de la terre, et je vous nourrirai de l'héritage de Jacob votre père. C'est le Seigneur lui-même qui vous le dit. » (Isaïe, LVIII, 13, 14.) La perfection de l'anachorète est d'avoir l'esprit dégagé de toutes les choses de la terre, et de s'unir à Jésus-Christ autant que le permet la faiblesse humaine. C'est l'homme dont parle Jérémie, lorsqu'il dit : « Heureux l'homme qui prend le joug dès sa jeunesse! il se fixera dans la solitude, et gardera le silence, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. » (Thren., III, 27.) Le Psalmiste a dit aussi : « Je suis devenu semblable au pélican de la solitude. J'ai veillé, et je suis comme le passereau solitaire sur les toits. » (Ps., CI, 7.) Telle est la fin des deux états; si celui qui s'y engage ne l'atteint pas, c'est en vain qu'il vit dans une communauté ou dans le désert, car il ne remplit pas son but.

9. Mais ce n'est pas encore la perfection complète, c'est là seulement une partie de la perfection. La véritable perfection est bien rare, et Dieu ne la donne qu'au très-petit nombre. Pour être parfait véritablement, et non pas seulement parfait en quelque chose, il faut savoir supporter également l'horreur de la solitude dans le désert, et les défauts de ses frères dans une communauté. Aussi est-il bien difficile de trouver quelqu'un qui ne laisse rien à désirer dans ces deux professions: un anachorète qui ne s'inquiète aucunement des choses de la terre, et un cénobite qui possède une entière pureté de cœur. Je crois cependant qu'on peut citer l'abbé Moyse, Paphnuce et les deux

Macaire; ils étaient si consommés dans ces deux états, que, tout en aimant la solitude plus que les autres solitaires, et en ne désirant en aucune sorte la société des hommes, ils supportaient si bien les embarras et les défauts de ceux qui venaient les visiter, qu'ils les recevaient tous, malgré leur grand nombre, avec une paix et une égalité parfaites. Il semblait qu'ils n'avaient fait, toute leur vie, qu'exercer ainsi l'hospitalité, et il était difficile de dire, s'il fallait les admirer davantage dans les contemplations de la solitude ou dans les pratiques de la vie commune.

10. Il y en a quelques-uns que le long silence de la solitude rend tellement sauvages, qu'ils ont en horreur la société de leurs semblables; et quand la visite de leurs frères vient un peu troubler leur retraite, ils laissent paraître toute la peine et l'ennui qu'ils en ressentent. Cela vient surtout de ce qu'ils ne se sont pas assez formés dans les monastères, et qu'ils se sont trop hâtés d'embrasser la vie des anachorètes, avant de s'être délivrés d'abord de leurs défauts. Aussi restent-ils imparfaits dans les deux professions, et se laissent-ils aller au moindre souffle qui les agite. Car si les visites et les entretiens de leurs frères causent leurs impatiences, cette solitude qu'ils recherchent leur pèse également; et ils ne peuvent supporter ce silence continuel, dont ils ne comprennent pas les avantages. Ils s'imaginent que toute la vertu et la perfection d'un anachorète consistent à éviter la société de ses semblables, à fuir et à détester la vue des hommes.

11. L'ABBÉ GERMAIN. A quel remède doivent recourir ceux qui ont nos faiblesses et nos misères? Nous nous sommes à peine formés dans les monastères, et nous avons recherché la solitude, avant de nous être purifiés de nos vices. Comment pourrons-nous affermir notre âme dans la paix et la patience, puisque nous avons malheureusement quitté trop tôt les saintes écoles où nous devions acquérir les principes solides et la science parfaite? Maintenant que nous vivons dans la solitude, comment parvenir à cette douceur, à cette patience si désirable? comment discerner dans les replis de notre cœur, l'état où nous sommes, et quelles sont les vertus qui nous manquent, afin que nous ne nous imaginions pas posséder la vraie paix de l'âme, parce que dans notre solitude, nous ne trouvons personne qui puisse nous troubler?

12. L'ABBÉ JEAN. Dieu, le véritable médecin des âmes, ne peut refuser les remèdes efficaces à ceux qui cherchent sincèrement leur guérison, surtout lorsqu'ils ne se laissent point aller au désespoir ou à la négligence, lorsqu'ils ne cachent pas leurs plaies, qu'ils se soumettent de bon cœur au traitement de la pénitence, et qu'ils recourent humblement au céleste Médecin, pour toutes les maladies causées par l'ignorance, l'erreur ou des circonstances malheureuses. Nous devons donc être bien persuadés que si nous nous retirons au fond des déserts avant de nous être guéris de nos vices, nous en arrêterons les effets, mais nous n'en étoufferons pas les principes Nous conserverons en nous les racines, et tant qu'elles ne

seront pas arrachées, nous aurons à chaque instant des preuves qu'elles sont encore vivantes. Ainsi lorsque nous sommes dans la solitude, et que l'arrivée et la courte visite de nos frères nous agitent et nous troublent l'esprit, il est évident que l'impatience est toujours vivace dans notre cœur. Lorsque nous attendons quelqu'un qui tarde à venir pour une cause quelconque, si nous nous irritons de ce retard, si nous nous en tourmentons, nous aurons la preuve que nous sommes toujours enclins à la mauvaise humeur et à la colère. Lorsqu'un frère nous demande un livre ou quelque chose pour son usage, si sa demande nous contriste, et si nous refusons, c'est une preuve que nous ne sommes pas dégagés des liens de l'avarice.

Si un souvenir, une pensée rapide, une lecture réveille nos sens et nous agite, nous comprendrons que l'ardeur de la concupiscence n'est pas encore éteinte en nous. Si nous comparons notre austérité au relâchement des autres, et si nous ressentons quelque mouvement secret, c'est que nous sommes infectés par l'orgueil. Dès que nous reconnaissons en notre cœur ces traces de tous les vices, il est manifeste que nous conservons le principe du péché, et que nous en arrêtons seulement les effets. Et lorsque, dans le commerce de nos semblables, toutes ces passions sortent de nos sens, comme des serpents de leurs cavernes, nous devons bien penser qu'elles ne naissent point alors, mais qu'elles paraissent après s'y être longtemps cachées. C'est à ces preuves certaines, qu'un solitaire verra qu'il a déraciné les vices

de son cœur. Surtout qu'il ne cherche pas à paraître pur aux yeux des hommes, mais qu'il travaille à l'être véritablement devant Celui qui pénètre tous les secrets de l'âme.

13. L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez parfaitement fait comprendre les moyens de reconnaître les maladies de nos âmes et les vices qui se cachent en nous. L'expérience de chaque jour nous montre la vérité de tout ce que vous nous avez dit. Il reste maintenant, après nous avoir si bien exposé les causes du mal, à nous indiquer les remèdes pour en guérir. Car sans aucun doute celui-là doit les connaître, qui pénètre si habilement le principe du mal, de l'aveu même des malades. Aussi, quelles que soient les plaies que votre sagesse nous ait fait découvrir, nous osons en espérer la guérison; la science que vous nous avez montrée nous la promet. Cependant comme vous nous avez dit que le commencement de la sainteté s'acquérait dans les communautés, et qu'il fallait s'y purifier, avant de pouvoir profiter de la solitude, je vous avoue que nous sommes tentés de découragement. En quittant notre monastère, nous étions si imparfaits que nous craignions de ne jamais acquérir la perfection dans le désert.

14. L'ABBÉ JEAN. Ceux qui cherchent sincèrement la guérison de leurs défauts, ne peuvent manquer de trouver des remèdes qui leur seront profitables. Il faut prendre pour cela les mêmes moyens qui ont servi à les découvrir. Nous avons dit que les solitaires peuvent avoir tous les vices qu'on a dans le monde; mais

il faut reconnaître qu'ils possèdent aussi tous les moyens de s'en purifier et d'avancer dans la vertu. Ainsi lorsqu'on s'aperçoit, aux signes que nous avons donnés, qu'on est sujet aux mouvements de l'impatience et de la colère, il faut s'exercer sans cesse à la vertu contraire. Il faut penser aux injures, aux violences, aux injustices de toutes sortes qui peuvent nous venir de la part des hommes, et habituer notre esprit à toutes ces épreuves qui réclament une humilité profonde. Il faut s'y préparer par une grande douceur de cœur et par une contrition sincère. En se rappelant tout ce que les saints et Notre-Seigneur ont souffert, en reconnaissant qu'on mérite d'en souffrir bien davantage, on se disposera à supporter tous les maux qui peuvent arriver.

Lorsque celui qui se sera ainsi exercé, devra assister à quelque réunion de frères, comme il arrive quelquefois aux plus grands solitaires, s'il remarque dans le secret de son cœur, quelque trouble pour des choses de peu d'importance, qu'il soit pour lui-même un censeur sévère; qu'il se rappelle ces graves injures qu'il voulait supporter, et qu'il s'adresse les plus durs reproches. Qu'il se dise : Voilà donc ta vertu ! Lorsque tu t'exerçais dans la solitude, tu t'imaginais pouvoir supporter avec patience tous les maux imaginables. Tu bravais les affronts les plus sanglants et les supplices les plus cruels. Tu croyais être toujours fort et calme dans la tempête. Comment cette invincible patience s'est-elle évanouie au moindre mot? Il te semblait que tu avais bâti sur un rocher si

solide, et il a suffi d'un vent léger pour tout renverser. Que sont devenues ces paroles que tu chantais dans la paix, en attendant la guerre : « Je suis prêt et rien ne peut me troubler » ? (Ps. CXVIII, 60.) Tu disais avec le Prophète : « Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur. » (Ps. XXV, 2.) « Éprouvez-moi, Seigneur, et sondez mon cœur ; interrogez-moi ; examinez mes pas, et voyez si je marche dans l'iniquité. » (Ps. CXXXVIII, 23.) Comment tous ces préparatifs de combat ont-ils été détruits par cette petite ombre de l'ennemi ?

Qu'en se condamnant ainsi lui-même, le solitaire ne laisse pas le trouble de son âme impuni, mais qu'il châtie sa chair par des jeûnes plus sévères et de plus longues veilles ; qu'il expie, par une austérité plus grande, cette susceptibilité coupable, et qu'il déracine dans le désert, ces défauts dont il aurait dû se purifier dans la vie de communauté. Pour acquérir cette patience inaltérable et la préserver de toute atteinte, il faut penser que la loi de Dieu nous ordonne, non-seulement de ne pas nous venger des injures, mais de ne pas même nous en souvenir, afin d'éviter ainsi tout trouble et toute colère. Qu'y a-t-il de plus pernicieux pour l'âme que de se laisser aveugler par l'emportement, que de perdre la clarté de la lumière éternelle, et de ne plus contempler Celui qui est doux et humble de cœur ? Je vous le demande, quoi de plus triste et de plus déplorable que d'oublier toute règle et toute mesure de justice et de prudence, et de voir un être raisonnable et sobre faire des choses qu'on n'excuse-

rait pas dans un homme ivre ou privé de sens? Quiconque pèsera bien ces tristes conséquences supportera facilement, non-seulement tous les malheurs qui lui arriveront, mais encore toutes les injures et toutes les violences que ses ennemis les plus acharnés pourront lui faire, parce qu'il pensera qu'il n'y a rien de plus nuisible au monde que la colère, et de plus précieux que le calme de l'esprit et la pureté du cœur. Nous devons renoncer, non-seulement aux biens temporels, mais encore aux avantages spirituels qu'on ne peut acquérir et conserver sans perdre la paix de l'âme.

15. L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez proposé, comme remède des plaies que causent la colère, la tristesse et l'impatience, d'aller au-devant des choses qui peuvent les exciter en nous; devons-nous prendre les mêmes moyens pour combattre l'impureté? Devons-nous, pour éteindre le feu de la concupiscence, lui donner de nouveaux aliments; et n'est-il pas contraire à la chasteté, non-seulement de rechercher ce qui peut exciter en nous les mauvais désirs, mais d'y arrêter, même un instant, notre esprit.

16. L'ABBÉ JEAN. Votre question si sage a prévenu ce que j'allais vous dire, si vous ne m'aviez pas interrogé. Aussi vous comprendrez parfaitement ce que je vous dirai, puisque vous avez deviné ma réponse. La difficulté est facile à résoudre, lorsqu'on pose si bien le problème. Pour guérir les défauts dont nous avons parlé, les rapports avec nos semblables sont avantageux, au lieu d'être nuisibles; car plus nous éprou-

vons des mouvements d'impatience, plus nous avons à nous repentir, et plus nous nous relevons promptement de nos chutes. Aussi, lorsque nous sommes dans la solitude, et que les hommes ne nous donnent pas de sujets de nous impatienter, nous devons nous procurer nous-mêmes les occasions de nous éprouver, afin de nous vaincre dans le combat et de nous mieux corriger. Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de l'impureté. Il faut éloigner de nos sens tout ce qui pourrait les troubler, et bannir de nos âmes toute pensée dangereuse. Un simple souvenir est un danger pour les personnes qui sont encore faibles, et qui éprouvent des tentations en se rappelant quelques saintes femmes ou quelques histoires de la Bible. Aussi nos supérieurs évitent-ils très-sagement ces histoires, dans les lectures qui se font en présence de jeunes religieux.

Pour les parfaits certainement les occasions ne manqueront pas d'éprouver leur vertu, et de voir, dans la sincérité de leur cœur, s'ils possèdent la pureté véritable. Ceux qui sont vraiment chastes pourront s'exercer sur ce point comme sur les autres, et reconnaître s'ils ont arraché jusqu'à la racine du mal, en s'arrêtant quelquefois à des pensées qui pourraient les troubler. Mais je ne conseillerais jamais cette épreuve aux faibles qui ne peuvent songer à une femme sans être émus; l'épreuve serait plus nuisible que salutaire. Ils trouveraient ce qu'ils fuient, et l'essai qu'ils feraient serait le mal même. Pour celui qui est arrivé à un tel degré de pureté, qu'aucune image, aucune pensée

voluptueuse ne peut le tenter et agiter ses sens, il aura la preuve qu'il est parvenu à une vertu parfaite. Il sera chaste, non-seulement dans son âme, mais aussi dans son corps, et s'il est obligé, par hasard, de toucher une femme, il n'en ressentira aucune émotion.

C'est ainsi que s'exprima l'abbé Jean; il termina la conférence, lorsqu'il vit approcher l'heure de none et du repas des religieux.
